

Postface : la mort et la foi

S I la mort engendre appréhension et angoisse, fascination et désir, c'est qu'elle échappe à toute maîtrise humaine. Même dans l'apparente domination de sa propre mort que présente le suicide, la maîtrise sur elle se dérobe puisque la rupture de la communication intra-mondaine est irréversible. En ce sens, il n'existe ni maîtrise ni expérience de la mort : celle-ci n'est pas objet de transformation, elle n'est pas l'objet d'un récit. La mort ne nous est accessible que par la mort d'autrui, en tant que disparition de toute communication possible. Ce sont toujours les vivants qui parlent de la mort, les défunts sont absolument exclus de la conversation. Les récits que certains proposent aujourd'hui comme récits de l'expérience de la mort sont des récits de vivants : ils n'ont pas franchi la porte de la mort, sans retour possible. L'au-delà est ineffable, il n'en est parlé que par analogie avec son en-deçà. Socrate lui-même qui, selon le Phédon, affronte avec courage la mort qui lui est destinée par le pouvoir politique, ne cache pas ses doutes, malgré l'acuité de sa démonstration raisonnable que la mort n'est pas néant mais délivrance. L'au-delà de la mort est objet de croyance, certains ont voulu en faire un objet de raison, il n'est jamais objet d'expérience. L'expérience ne porte que sur le silence absolu du défunt, comme s'il était anéanti. Sa survie dans la mémoire est notre production, elle ne lui appartient pas, démuné qu'il est de tout pouvoir sur son passé par la rupture de la communication. Mourir, c'est cesser d'être maître de son passé par réinterprétation présente, c'est abandonner le jeu de la communication

avec autrui, c'est donc entrer dans le néant pour autrui et pour le monde. Les vivants peuvent invoquer, faire parler les défunts, ceux-ci se taisent. Mourir s'inscrit dans l'espace du néant de la communication. C'est pourquoi il est radicale passivité.

Les humains ont cherché des maîtrises indirectes, ils ne se sont pas résignés au néant de la communication. Les religions ont souvent fait de la mort une métaphore : lieu de passage vers un endroit à un plus haut pouvoir qu'ici bas, lieu où le défunt serait délivré de la limitation spatiale. Le christianisme ne fait pas de la mort une métaphore : elle est ce à partir de quoi plus rien n'est possible. L'idée de jugement peut être liée à ce caractère irréversible : le défunt est pétrifié dans son passé, et selon les psaumes, il ne peut même en appeler à Dieu. Il est hors le cercle des vivants, et Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Aussi pense-t-on que si le défunt s'inscrit dans un ordre nouveau de la communication, cela ne peut s'entendre que par un acte de Dieu, analogue à la Création qui fit passer du néant à l'être.

Cette radicalité de la mort dans l'abolition de la maîtrise de son destin et de la communication requiert du croyant une absolue dépossession de soi dans la relation à sa mort potentielle : elle sera effectivement cette dépossession. Comment l'inscrire comme positivité anticipée dans la relation à Dieu ?

La mort est ce qui, par essence, dit la non-maîtrise de l'être humain, sa finitude radicale. Elle est le non-savoir par excellence. Aussi est-elle dans son anticipation imagée ce qui requiert le croyant de se remettre intégralement à celui qui a maîtrise de la mort parce que, Créateur, il a maîtrise de la vie. La foi désigne cet acte inconditionnel de remise de soi à un Autre. Remise inconditionnelle de soi à un Autre, mais pas à n'importe quel Autre puisque, dans la tradition biblique, le Créateur qui a la maîtrise de la vie et de la mort, fait Alliance avec les humains. L'Autre à qui l'on se remet parce que la mort nous démet de nous-mêmes est celui qui est fidèle et sans repentance dans son Alliance, expression de l'amour qu'il porte aux humains. La mort ôte tout faux-fuyant puisqu'elle supprime toute maîtrise. Si la relation est première, si la communication est la vie, un seul partenaire peut faire qu'elles ne se néantisent dans la mort : le Dieu fidèle. Aussi la mort est-elle ce qui requiert de moi que la foi mise en lui passe au-delà du concevable, parce que ma vie fragile

n'est ni la mesure de sa fidélité, ni celle de sa puissance. Un Autre peut faire que ma mort ne soit pas entrée dans le néant de la communication, s'il est vrai que sa Parole fidèle n'est sujette à aucune fragilité et à aucune inconstance. Ainsi l'anticipation de ma mort dans ma vie fragile est-elle l'épreuve absolue de la foi mise en un Autre nommé Dieu et dont la parole en Christ m'assure qu'elle n'est pas sujette à l'anéantissement et qu'elle se tient en elle-même, fidèle à elle-même et à l'amour exprimé pour les éternités d'éternités. La mort est la suprême passivité, en ce sens que seul un Autre peut la transformer en nouvelle naissance. La résurrection est la métaphore de cette liberté aimante de Dieu qui fit de notre mort une naissance et non l'entrée dans le néant.

Le rapport de l'être humain à sa propre mort est aussi ambigu que le rapport inconscient à sa propre naissance : il la redoute, et il la désire. La mort, comme néant de la communication, est quiétude, elle met un terme à cet effort constant pour trouver une juste place entre l'agressivité et l'amour dans la relation à autrui ; elle est source d'angoisse, car elle est peut-être introduction à une autre communication. Nul n'a d'assurance puisque nul n'a d'expérience. Aussi la mort est-elle ambivalente comme la naissance, elle laisse le désir blessé. Se remettre inconditionnellement à un Autre, c'est laisser ouverte la possibilité d'une autre communication, c'est accepter la non-quiétude, s'ouvrir à un devenir dont nous n'avons pas maîtrise et que nous ne pouvons pas imaginer. La remise inconditionnelle de soi se fait sans assurance, sans image, sans savoir, sinon que l'Autre qui a pouvoir sur ma mort s'annonce comme aimant. De cet amour, je n'ai que des anticipations fragiles et fragmentaires dans le devenir terrestre. La foi en un Autre comporte non seulement que cet Autre a pouvoir sur la mort, mais qu'il ouvre à une communication nouvelle, estimée, malgré la non-connaissance, comme supérieure à la quiétude du néant reproduisant au terme la quiétude originelle. La remise de soi à un Autre ne fait pas entrer dans le repos originel.

Ces brèves réflexions n'avaient d'autre but que de mettre en lumière combien la foi en Dieu touche à notre relation radicale à notre naissance et à notre mort. La remise inconditionnelle de soi à un Autre est un acte difficile, car il présuppose la dépossession de soi, non pour une quiétude originaire ou finale, comme le laisserait entendre l'expression traditionnelle « repos éternel », mais pour entrer dans une

CHRISTIAN DUQUOC

communication sans commune mesure avec l'expérience, tant celle d'ici-bas est marquée par le conflit latent ou patent. Le divertissement, l'action, l'agitation, sans doute le crime, les excès de passion, la folie même, ont été de tout temps des moyens d'échapper à la question à la fois ambiguë et radicale que suscitent la mort et l'irruption de l'Autre qui me requiert dans cet espace incertain parce qu'inconnais-sable.

Christian DUQUOC